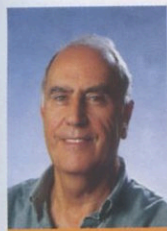


Julia Kristeva, une existence française Ou la traversée des frontières



Claude Tapia

Professeur émérite
de psychologie sociale,
université de Tours

Membre du CR
du Journal
des psychologues

Julia Kristeva, linguiste, professeur émérite à l'université Paris-VII et romancière, est aussi une figure importante de la psychanalyse contemporaine. Dans son dernier ouvrage, *Je me Voyage*, qui se situe entre l'introjection propre aux mémoires et la dialectique de l'entretien, elle revient sur ses expériences, intimes et professionnelles, sur ce qui a nourri ses intérêts intellectuels... Samuel Dock, qui l'a accompagnée dans ce voyage, nous dévoile cette intellectuelle qui a su traverser les frontières, mais aussi les disciplines, les normes et les théories.

Claude Tapia : Le titre du nouvel ouvrage de Julia Kristeva (2016), *Je me voyage*, intrigue de prime abord. Votre avant-propos précise les conditions de votre rencontre et de votre projet qui a été de cerner la personnalité de cette femme, mais aussi les contours de son œuvre. L'impression générale que produit l'entrée dans cette œuvre est qu'il s'agit d'un survol des intérêts intellectuels et des expériences, intimes ou professionnelles de Julia Kristeva. Aussi, comment pourriez-vous caractériser à grands traits cette œuvre et définir sa place parmi les courants de

pensée actuels ou plus anciens, en France ou en Europe ?

Samuel Dock : « Je me voyage » est une expression que Julia Kristeva a empruntée à Stéphanie Delacour, la protagoniste de ses romans – *Meurtre à Byzance* (2004) et *Possessions* (1996) – qu'elle appelle « *polars métaphysiques* ». Cette phrase synthétise cette percée continue qu'a effectuée Julia Kristeva tout au long des années, à travers les exils, les rencontres, l'intellect, la création... et à travers « elle-même ». Ses souvenirs, ses émotions, ses rêves et ses fantasmes, les arcanes de l'inconscient qu'elle éclaire peu à peu, composent une partie des matériaux de son œuvre, sa perception lucide en fonde également sa personnalité. Elle épouse la devise de saint Augustin – « *In via, in patria* », « *la seule patrie, c'est le voyage* » – et l'aménage en un voyage intérieur, une odyssée intense qu'inaugure sa pensée, que nourrit sa formidable curiosité à l'égard de l'être humain, du monde qu'il façonne et qui le façonne. « Survol » est un terme qui a une consonance un peu péjorative. Je préfère celui de « traversée ». Une comète lancée à travers la vie, les affects, les êtres aimés, les concepts... Elle nous emporte avec elle.



Samuel Dock

Psychologue clinicien
Écrivain

Julia Kristeva a les yeux grands ouverts sur l'univers qui l'entoure et le « pense », en déjoue les simulacres, le métabolise, et ce, depuis l'enfance. J'ai pu voir des pages de ses cahiers d'écolière (antérieurs à ses notes d'étudiante dont vous trouvez une photographie dans l'ouvrage), et le « voyage » a débuté dans ses premiers émois littéraires, dans sa découverte des circonvolutions du langage. Au-delà de l'intérêt strictement intellectuel, je crois qu'elle savait, non, qu'elle sentait, que sa libération, sa survie face aux blessures de l'existence, ne pourrait survenir que grâce aux lettres, aux mots – les siens et ceux des autres. La capacité de représentation annihile l'indicible de la douleur et permet de la dépasser. Il est difficile de situer l'œuvre de Julia Kristeva dans un courant de pensée précis. Polymorphique, polyphonique plutôt, la lire nous convie à écouter une certaine musicalité de la pensée, une dynamique mentale et artistique qui lui est propre : une poétique ! J'ai le sentiment qu'une particularité peut être aisément relevée : son esprit critique, plastique mais exigeant. Julia Kristeva a été confrontée, tout au long de son existence, à des idéologies diverses, parfois nébuleuses, souvent délétères. Aujourd'hui, elle les repère, comme →

→ toute forme de dogmatisme, et s'en détourne après en avoir relevé les lignes de force et, surtout, dévoilé les limites, les impasses. N'oublions pas que Julia Kristeva est d'abord sémiologue. Elle nous enseigne que le sens n'est pas qu'une orientation, qu'une direction, mais une entité mouvante, vivante, en constante évolution dans une narration. À titre personnel, mais elle ne me désavouerait pas, je situerai, bien sûr, son œuvre au cœur même des Lumières, avec le positivisme, l'herméneutique et l'heuristique, l'épistémologie, plus prosaïquement le goût pour la science... Il peut alors sembler paradoxal que Julia Kristeva puisse si bien s'emparer de la postmodernité, qui marque le désaveu de cette période et, pourtant, elle excelle à le faire, aussi bien dans le roman que dans l'essai, elle met au jour les structures sociales et individuelles de la société du spectacle, de l'hyperconsommation, du néolibéralisme, du désenchantement, tout en préservant sa propre singularité de style, de ton, d'une interprétation qui ne s'arrête jamais (tout en refusant aussi bien le relativisme que l'essentialisme). Julia Kristeva peut se laisser bercer un instant par un roman, une théorie, mais tout ce qu'elle écrit est en totale congruence, en parfaite intégrité avec ce qu'elle pense et ressent. Elle ne l'écrit pas dans notre livre, mais la préservation de sa pensée est, à mon sens, la chose la plus importante de sa vie. Intégrité, c'est certainement le maître mot de sa façon d'être. J'évoquerai aussi des affinités avec la Renaissance, avec la quête d'un renouveau, d'une ouverture au monde, fondé sur une relecture des enseignements du passé. En somme, elle désire montrer la continuité pouvant exister entre le progrès scientifique et technologique de nos sociétés contemporaines et le projet intellectuel des grands humanistes du passé.

C. T. : Pour entrer plus en avant dans le sujet, on pourrait s'intéresser aux

principales références littéraires, philosophiques, artistiques... de Julia Kristeva. Celle-ci se réclame des figures littéraires les plus marquantes du XX^e siècle, tels Marcel Proust et Frank Kafka d'abord, puis d'autres maîtres à penser comme Roland Barthes, Émile Benveniste et Lucien Goldmann – qui lui aurait appris, écrit-elle, à rester à la marge des grands courants pour penser vrai – ou encore Colette et Melanie Klein... Mais elle ne montre pas comment elle a assimilé ce bagage, ni comment elle s'en est servi pour bâtir son œuvre. Elle n'explique pas non plus comment, selon ses termes, ces références pourraient refonder l'humanisme auquel elle aspire, ni comment, enfin, elles ont façonné son identité.

S.D. : Julia Kristeva a considérablement développé la notion d'intertextualité, en soulevant notamment le rôle de l'inconscient dans ce procès : un auteur peut être influencé par des textes qu'il n'a pas lus directement, mais qui ont échoué, résonné, se sont diffusés en lui. L'intertextualité de la créatrice du concept... peut-être tenez-vous là un projet pour un autre ouvrage ? Dans l'exercice hybride de *Je me voyage*, entre la rédaction propre aux mémoires et la dialectique de l'entretien, il paraissait plus important d'évoquer les auteurs et les livres qui l'avaient marquée que de mettre au jour les processus d'introjections, d'assimilations de ces textes. *Histoire d'amour et de passerelle* titre un documentaire réalisé sur Julia Kristeva *, et je crois que c'est sur cette mise en correspondance, éminemment affective, que se fonde son rapport à la littérature, bien avant la génétique du roman, la valeur dite ou la représentation d'un écrivain, la nécessité intellectuelle et « sociale » d'étudier un tel... Imaginez un peu, entre Céline et Fiodor Dostoïevski, entre Virginia Woolf et Marcel Proust, Colette et Hannah Arendt,

il paraît difficile de cerner de prime abord des rapprochements entre ces figures majeures des Lettres et, pourtant, Julia Kristeva développe des passerelles, tisse des ponts entre chacun d'eux, des connexions associatives qui nous auraient échappé de prime abord. Sa thèse porta sur les origines du roman. Un intérêt toujours renouvelé pour les origines de la création, le cœur de chaque auteur, et si c'était là que se situait la jonction entre cette pluralité d'investissements ?

Je crois que c'est une de ses grandes forces : la capacité de tisser du lien entre les registres littéraires, les disciplines humaines et sociales, sans jamais en dénaturer ni les fondations ni les spécificités, tout en les transvaluant.

Rappelons-nous que c'est par la lecture des grands auteurs français que Julia Kristeva a développé son attrait pour notre pays, son rêve de la France. Il faut également évoquer la façon dont les mots de Marcel Proust, d'Honoré de Balzac et de tous les autres résonnent dans les relations avec ses analysants ; elle puise dans ces textes les mots pour penser l'impensable de ceux qui la consultent, les transmet dans le contre-transfert. C'est d'abord une identité affective, sensuelle, que Julia Kristeva a bâtie ou peut-être révélée, avec les auteurs que vous citez... et tant d'autres.

Ce ne sont pas tant ces références qui fondent ce nouvel humanisme, mais une certaine dynamique mentale qu'elle a développée au contact de ce panorama, et qu'elle nous communique. Il s'agit de développer sa singularité pour se réaliser, plutôt que de consommer, que de se consumer, de se transvaluer et de transvaluer ses connaissances, de s'ouvrir à toute la richesse de l'altérité, à la diversité culturelle, croire et savoir ensemble... Ce cheminement vers soi et vers l'autre n'est possible que si l'on se sent soi-même suffisamment contenu, solide, vivant. L'expérience esthétique littéraire, l'infini des existences qu'elle

permet, est le ferment de cette refondation intime et sociale de l'humanisme.

C. T. : **L'ouvrage est naturellement imprégné de ses options thérapeutiques, notamment de sa fidélité à l'École freudienne, mais sans jamais vraiment définir ses orientations centrales au sein du maquis des « écoles » et courants psychanalytiques. Elle insiste sur le fait que cet engagement l'a conduite à cultiver son « étrangeté » et, écrite, à entretenir l'excitation érotique, ou encore à considérer le lien entre analyste et analysant « comme une nouvelle variante de l'amour » ; tout en admettant que ces « fondamentaux » sont peu théorisés. Pouvez-vous, en recollant ces éléments de discours, reconstituer sa véritable relation avec la psychanalyse ?**

S. D. : Julia Kristeva est, il est vrai, très pudique quant à sa clinique. Pour protéger ses analysants, pour éviter à ses lecteurs de penser qu'il suffit de suivre « une recette » pour qu'un suivi fonctionne, et peut-être parce qu'il n'y a pas de « règle » justement. Vous pouvez trouver, dans ses travaux, de nombreuses explications de ce qui se joue dans la relation entre l'analyste et l'analysant, des jalons théoriques, des points d'exégèse, notamment lacanienne. Nous découvrons, par exemple, que la psychanalyse restaure l'autorité symbolique parentale, que l'accession au langage est fondée sur le dépassement de la position dépressive, des éclaircissements quant aux modélisations conceptuelles de Jacques Lacan qu'elle repense en des appels à l'imagination... Ce ne sont que quelques exemples qui me viennent à l'esprit ; elle les a développés, durant sa vie entière. Elle a toujours eu à cœur d'innover, de développer la théorisation clinique, sans jamais trahir les fondamentaux du freudisme. Elle dit dans cet ouvrage que c'est à son retour de Chine, déçue par la politique,

qu'elle a choisi la psychanalyse. Peut-être avait-elle besoin de rejoindre une discipline qui, tout à la fois, mette à profit ses appétences intellectuelles et canalise ses mouvances émotionnelles ? Bien entendu, c'est un affect qui l'a conduite à entreprendre sa démarche, à se tourner vers Jacques Lacan – dont elle refusa le conseil –, puis vers Ilse Barrande pour « saisir la balle qui rebondissait contre la plaque de marbre ».

« L'interprétation est pardon », écrit-elle dans *Pulsions du temps* (Kristeva, 2013). La psychanalyse permet de cultiver à l'infini cette force vive, faite de remaniements identificatoires, d'explorations des signifiants, qui cultive le rêve, l'imagination,



la pensée, dans un temps... hors du temps. Elle est profondément freudienne, ne serait-ce que dans l'application du cadre thérapeutique.

Julia Kristeva s'adapte au patient, elle fait vivre la théorie, la littérature, ses affects en elle pour s'adapter à la singularité de chacun d'entre eux. Elle n'a pas recours à un bréviaire clinique, dont elle suivrait les préceptes, mais elle s'ouvre à l'autre, à ce qu'il dit et à ce qu'il ressent, pour restaurer son narcissisme. Elle me semble, en ce sens, très proche de la pensée de Maud Mannoni.

C. T. : **Un autre engagement paraît déterminant dans la vocation et dans la carrière de Julia Kristeva, il s'agit du féminisme comme champ de réflexion et comme domaine de militantisme. Elle élabore à petites touches et annotations ses réflexions sur les inégalités et les injustices touchant les femmes sur l'ensemble du globe. L'opposition féminisme / virilité ou féminin / masculin lui paraît, selon les chapitres, tantôt radicale tantôt soluble dans le dialogue des sexes, selon le degré de consistance des institutions démocratiques. Le plus remarquable est qu'elle attribue au féminisme un rôle à part dans le combat contre les radicalisations**

intégristes qui asservissent les femmes et les condamnent à la maltraitance et à l'ignorance. Au-delà, elle n'hésite pas à qualifier le terrorisme et le djihadisme d'« agents d'un nouveau malaise dans la civilisation ». Qu'en pensez-vous ?

S. D. : Pour elle, le féminisme est un humanisme. Elle raconte dans notre livre les relations parfois difficiles qu'elle a entretenues avec certains groupes féministes. Ces oppositions lui ont permis de définir sa propre voie, qui restitue à chaque sexe ses spécificités. ➔

Julia Kristeva et Samuel Dock à l'occasion de la sortie de *Je me voyage. Mémoires. Entretiens avec Samuel Dock*, paru chez Fayard.

→ Elle a mis l'accent sur « l'érotisme maternel » et sur la maternité en général comme constituante, intégrée ou non, acceptée ou non, de l'identité féminine. Elle a également défini « la reliance », continuant tout en les enrichissant les travaux de cliniciens tels que Piera Aulagnier. Ce n'est pas à dire que toute femme devrait être mère pour être femme, mais que cette potentialité de la naissance, l'incurvation symbolique du corps féminin dont elle parle, influe sur la perception de ce corps, sur le psychisme dans son ensemble. Contrairement à d'autres psychanalystes français, Julia Kristeva s'est beaucoup intéressée à l'archaïque et à l'accession au langage que permet l'étagage maternel, ce prélude, entre représentation et biologie qui, lorsqu'il est érigé en expérience culturelle, n'est valorisé, selon elle, que dans le discours religieux.

Pour Julia Kristeva, la femme nous confronte aux prémisses de l'homini- sation et révèle les dilemmes éthiques les plus cruciaux de la civilisation.

Concernant sa position sur le djihadisme, j'y souscris amplement, et mon nouvel ouvrage, justement intitulé *Le Nouveau Malaise dans la civilisation* (Dock, Castarède, 2017), s'inscrit dans cette pensée. Les travaux de Julia Kristeva m'ont beaucoup aidé à comprendre cette « crise du sens » à laquelle nous sommes tous confrontés aujourd'hui.

C. T. : Je reviens sur ses idées et sentiments relatifs à la spiritualité et à la religion pour vous inviter à commenter son adhésion à une sorte d'« athéisme chrétien-laïque », s'élargissant en un œcuménisme très ouvert, intégrant les éléments humanistes propres aux religions monothéistes. Ses convictions ne vous apparaissent-elles pas comme assez vagues, de même que le lien qu'elle établit entre le besoin de croire et celui de savoir – cette dernière notion entendue comme référence à la cure psychanalytique et la première comme allusion à une éthique personnelle ?

S. D. : Elle a notamment explicité longuement ses convictions dans son ouvrage *Cet incroyable besoin de croire* (Kristeva, 2007). Le propos de *Je me voyage* n'était pas de reprendre en profondeur toutes ces théories, mais de lever le voile sur certains moments de sa vie, dont les œuvres représentent des étapes structurantes et des indices temporels pour le lecteur, comme dans une frise chronologique. Selon Julia Kristeva, l'être humain est un être de carrefour, situé à la confluence de flux biologiques ou énergétiques d'un côté, et la capacité de parler, de nous représenter cette vie interne, cette « biologie », de l'autre. C'est cette transition, cette ligne de crête entre le pulsionnel et le symbolique qui constitue, à ses yeux, le sacré de l'être humain. Et c'est là qu'intervient la psychanalyse, comme un sésame, un passage de la pulsion au sens. Elle

rejoint, bien entendu, Sigmund Freud et la sublimation. Mais elle le rejoint aussi d'une certaine façon, lorsqu'il écrit dans *Malaise dans la civilisation* : « Nous pensons caractériser la civilisation, mieux que par tout autre trait, par la considération et la pratique dont font l'objet les plus hautes activités psychiques, les réalisations intellectuelles, scientifiques et artistiques, le rôle décisif accordé aux idées dans la vie des hommes. Parmi ces idées figurent en tête les systèmes religieux [...]. Ou il n'y a, encore une fois, que la religion qui sache répondre à la question d'une finalité de la vie. On décidera sans grand risque d'erreur que l'idée d'une finalité de la vie ne fait qu'un avec le système religieux. » (Freud, 1930.)

Pour Julia Kristeva, plus que les systèmes religieux, ce sont les croyances qui concourent au processus civilisationnel. Nous avons tous besoin de croire et de tendre vers un idéal, qu'il s'agisse de religion, d'art, de science... Ne plus avoir cette possibilité fait courir un risque à l'individu. Elle évoque notamment le besoin d'idéalité des adolescents et la menace planant sur les sociétés, lorsque ce besoin se trouve insatisfait... Celui du passage à l'acte.

Le besoin de croire représente une capacité prépolitique et préreligieuse constitutive de l'*homo-sapiens* quand il est un être parlant. Elle désigne une existence inébranlable de la croyance dans l'appareil psychique des humains. La conception du divin s'abrite dans cette croyance.

C. T. : Dans un registre plus large et plus culturel, Julia Kristeva exprime son attachement à l'esprit français et à la francité entendue comme culture et comme identité, sans abandon de ses origines et non sans souligner une fois de plus son sentiment d'« étrangéité », inquiétant, ajoute-elle : « [...] une femme qui navigue dans des eaux agitées de tant de jalousies, amours, conflits... ».

Bibliographie

Dock S., Castarède M.-F., 2017, *Le Nouveau Malaise dans la civilisation*, Paris, Plon.

Freud S., 1930, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Points, 2010.

Kristeva J., 1988, *Étrangers à nous-même*, Paris, Fayard.

Kristeva J., 1992, *Les Samourais*, Paris, Fayard.

Kristeva J., 1996, *Possession*, Paris, Fayard.

Kristeva J., 2004, *Meurtre à Byzance*, Paris, Fayard.

Kristeva J., 2007, *Cet incroyable besoin de croire*, Paris, Bayard.

Kristeva J., 2013, *Pulsions du temps*, Paris, Fayard.

Kristeva J., 2016, *Je me voyage. Mémoires. Entretiens avec Samuel Dock*, Paris, Fayard.

Le plus intéressant me paraît être sa définition de « l'exception française », à laquelle elle est attachée, s'exprimant notamment dans « l'art de nommer et de penser les extrêmes ». Il me semble qu'elle touche là, sans développer sa pensée, à quelque chose d'important pour elle que l'on peut comprendre et partager.

S. D. : Elle a une formule étonnante dans *Étrangers à nous-même* : « Nulle part on n'est plus étranger qu'en France, nulle part on n'est mieux étranger qu'en France. » (Kristeva, 1988.) Cette ambivalence perdure-t-elle ? L'arrivée de Julia Kristeva en France s'est effectuée dans des conditions difficiles et, en la lisant, on peut avoir l'impression qu'il lui a fallu se battre longtemps – au moyen de ses idées et de ses engagements – pour « mériter » son adoption... Dans *Les Samourais* (1992), elle parle de « paquets cadeaux » pour désigner toutes ces personnes qui gravitaient autour d'elle, apprêtées, mais résolument inaccessibles. Ce sentiment ressurgit-il parfois ?

Julia Kristeva s'est toujours sentie un peu marginale, « étrangère » nous dit-elle, où qu'elle aille. Mais je retiens de ses travaux l'idée que l'on ne pense que dans une marge, que l'activité même de la réflexion ne se développe que lorsque l'on épouse la place de l'homosexuel, de l'artiste, de la femme... Peut-être que ce statut d'étrangère l'aide à conserver ses distances, à préserver cet œil critique intact.

Cependant, Julia Kristeva percevait déjà son identité française, *a fortiori* européenne, avant son arrivée à Paris. Elle parlait très bien la langue, disposait d'une culture littéraire et philosophique française qui surpassait très largement celle des autres étudiants qu'elle rencontrerait par la suite.

Étrangère autant que française, furembule entre les identités, difficile finalement d'accoler une étiquette, ce serait « *essayer d'apposer une étiquette*

sur une rivière ». Nos identités ne sont en vie que si elles se découvrent autres, étranges, étrangères à elles-mêmes, écrit-elle.

L'universalisme, la tradition du questionnement, la valorisation des intellectuels et du débat politique... Julia Kristeva ne pouvait qu'épouser la culture française. C'est d'ailleurs cette culture de l'échange, de la diversité, du rire, cette culture héritée des Lumières, qui représente le meilleur antidote à cette force mortifère qui corrode notre pays et qu'elle qualifie de « *dépression nationale* » (ou de « *défense maniaque* » quand il est question du nationalisme).

C. T. : Reste peut-être à condenser en quelques mots les multiples dimensions d'une personnalité et d'une vocation. Comment s'articulent, à votre avis, son féminisme, qui est à la base de nombreux investissements – et qui tient lieu, parfois, d'engagement politique –, le condensé de ses préférences littéraires et philosophiques et de ses allégeances scientifiques, sa sensibilité tiers-mondiste associée à une éthique universaliste, enfin une conceptualisation psychanalytique plutôt « légère », sans doute pour garder la plus grande proximité avec ses nombreux lecteurs ? En quoi ces multiples aspects de sa pensée et de son œuvre correspondent-ils, peut-être, à une expérience et à une histoire personnelle, assez complexe, lui accordant une place à part dans la sphère intellectuelle parisienne ?

S. D. : Comment ils s'articulent ? En une personnalité hors du commun, singulière donc, en une femme vivante, drôle et généreuse, curieuse, éminemment tendue vers l'autre et vers ce qu'il peut lui apprendre, avide de découvertes, de rencontres et de lectures, en un mot : une « intellectuelle », puisqu'elle

estime elle-même que c'est dans ce terme que se condense la pluralité de ses investissements.

J'ai lu presque tous ses ouvrages, et je dois dire que le terme « léger » serait sûrement le dernier adjectif que j'emploierai pour qualifier sa conception

Julia Kristeva nous enseigne que la psychanalyse se doit de dire le mal-être social, de le penser sur une autre scène, celle de l'inconscient.

psychanalytique. Ils m'accompagnent dans ma pratique de psychologue clinicien, j'y trouve des ouvertures inattendues qui me permettent de réévaluer sans cesse mon savoir, de le « transvaluer ». Si Julia Kristeva a d'ailleurs acquis cette place particulière, c'est parce qu'elle nous enseigne que la psychanalyse se doit de dire le mal-être social, de le penser sur une autre scène, celle de l'inconscient. C'est de ce manque d'ouverture à l'interdisciplinarité dont souffre aujourd'hui la psychanalyse, et qui explique, par ailleurs, les crispations exégétiques de certains analystes pour lesquels le grand public n'a que peu d'intérêt, et c'est normal. Une Science de l'Homme qui ne parle pas de l'homme... Quel intérêt ? Julia Kristeva, aux antipodes de cette conception, représente un espoir pour de nombreux jeunes cliniciens et analystes.

C'est cette même interdisciplinarité qui répond à la seconde partie de votre question. Julia Kristeva s'est intéressée à l'Europe, à la Chine, au cinéma, à la littérature... et elle est devenue experte sur un grand nombre de sujets, elle a su se les approprier, les assimiler, les mettre en lien, elle a été capable de traverser les frontières des disciplines et des normes, des théories, pour inviter son lecteur à s'interroger, à éprouver le monde qui l'entoure, à le penser, à voyager, à se voyager. ▶